

Théâtre des Marionnettes de Genève
Dossier presse – saison 2011 - 2012

PIÈCES DÉTACHÉES

Création du TMG en coproduction avec la Compagnie Agénor (Genève)

DU 10 AU 22 JANVIER 2012



Texte et mise en scène : **Valérie Poirier**

Marionnettes et scénographie : **Christophe Kiss**

Interprétation : **Nathalie Cuenet**
et **Christian Scheidt**

Musique : **Patricia Bosshard**

Lumière : **Jean-Michel Carrat**

Rencontre publique avec Valérie Poirier, auteur et metteur en scène et Christophe Kiss, qui réalise la scénographie et les marionnettes du spectacle.

Judi 12 janvier 2012 à 20h15.

Théâtre des Marionnettes de Genève
3 rue Rodo. Entrée libre



70 minutes

Adultes, ados

Le spectacle

1. L'histoire

Le monde du travail devient-il chaque jour davantage une tragi-comédie où les corps sont parfois réduits à l'état de marchandises ? Dans un avenir proche, les entreprises se séparent de leurs employés à un rythme frénétique. Que faire alors des plus fragiles, âgés ou de ceux jugés les moins qualifiés et performants, qui se retrouvent massivement sur la touche ? Comment recycler cette main-d'œuvre abandonnée, en fin



Pièces détachées.
Photo de répétition

de parcours et en pièces détachées ? Dénicheur de talents, Hervé Bulle conçoit alors le projet d'une usine bien étrange, fort éloignée de l'idée d'une réinsertion professionnelle réussie. Elle accueille, sous forme de poupées, les perdus et laissés-pour-compte du monde de plus en plus sélectif du travail. Des fragments d'un corps mis en puzzle peuvent-ils encore servir à la machine économique ? André est un cadre sans emploi dont le trop plein d'émotion semble faire de l'ombre à sa carrière. Pourquoi ne se délesterait-il pas de son cœur ? Que peut-il rester d'une jeune beauté sans formation ? Mais les bouches et certains organes se souviennent, racontent et résistent à cette braderie des êtres humains comme articles de seconde main. L'ubuesque personnage qu'est Hervé Bulle déposera-t-il le bilan en rejoignant la cohorte des invendus du marché ?

Entre ironie caustique et constat social sur le trafic d'organes et de personnes réduites à des simples forces de travail toujours plus sollicitées, la fable sociale imaginée par la Genevoise Valérie Poirier est d'une puissante actualité. Cette dramaturge reconnue sur les scènes romandes ("Loin du bal", "Les Bouches") nous dit que les corps continuent à charrier une histoire, des rêves. Dans une atmosphère burlesque et surréaliste, le spectacle mêle les mannequins marionnettes aux comédiens. Des comédiens qui campent ici le directeur de l'entreprise de recyclage humain, là son assistante légèrement fantasque, solitaire et prête à tout pour palpiter d'amour. C'est le rapport que l'univers économique entretient avec les corps et les êtres que permet de traduire l'univers de la marionnette. L'utilité tend à prendre la place du sens à donner à toute vie.

Il y a du Jonathan Swift, grand satiriste du monde industriel naissant dans le regard vif et révélateur porté sur ce qui fait vivre et aide à insuffler identité et reconnaissance : le travail. Plus que jamais nous sommes confrontés à la double nature du travail, à la fois facteur d'émancipation et source de possibles tourments. Sur le fil du rasoir d'un rire parfois jaune, ce théâtre fait vibrer nos craintes et aspirations et met en lumière avec une légèreté qui n'exclut nulle tendresse pour l'humain quelques lâchetés et renoncements quotidiens. On peut y lire les solitudes, espérances et désarrois qui travaillent nos parcours.

2. Vers la fin de l'homme ?

Après ma pièce *Loin du bal*, où une poignée de vieillards étaient contraints de muter pour s'adapter aux conditions de vie qui leur étaient imposées, j'ai eu envie de poursuivre ma réflexion sur cette notion d'humanité en péril.

Dans *Pièces détachées* des chômeurs en fin de droits, « invendus du marché » de tout poil suivent un programme de recyclage. Au fil de la pièce, ils seront recyclés en pièces détachées.

Dans cette pièce pour comédiens et organes où de pragmatiques barbares règnent sur des corps morcelés, le corps n'est plus qu'une marchandise inféodée aux lois du marché et la conception de l'Homme héritée des Lumières, un encombrant héritage.

En avons-nous fini avec cette vision de l'homme en tant que sujet humain inscrit dans une histoire ? Notre corps, objet à façonner, à moduler, à gérer, à louer, à vendre, n'est-il plus porteur de significations symboliques ? Serions-nous dans le monde sans n'être plus capables de penser le monde ?



Pièces détachées.
Photo de répétition

« On traite l'homme selon l'idée qu'on s'en fait, de même qu'on se fait une idée de l'homme selon la manière dont on le traite », affirme le philosophe allemand Peter Kemp dans *L'Irremplaçable*. Quelle idée de l'homme est notre aujourd'hui ? L'humanité de l'homme, cette fragile évidence, serait-elle menacée dans ses fondements ? Autant de questions qui fondent ce spectacle.

Valérie Poirier

3. Le corps en morceaux

Dialogue avec Valérie Poirier, dramaturge et metteuse en scène

Qu'explorez-vous dans *Pièces détachées* ?

Valérie Poirier : C'est une satire sur le monde du travail et le rapport préoccupant qu'il entretient, de nos jours, avec les êtres et les corps. La marionnette permet d'explorer ce rapport au corps de manière plus radicale, à la fois dramatique et ironique, qu'avec des comédiens bien réels présents sur le plateau pour incarner les cadres de cette usine qui réinjecte dans le système de production des fragments de personnes sans emploi représentées, elles, par les marionnettes. Idéalement, le ton devrait être tragi-comique, un genre qui me passionne tout en restant fragile dans les équilibres entre différentes tonalités, ironiques et dramatiques. Sur la corde raide, nous voici bien dans une farce. Mais son sujet est grave.

L'auteur zurichois Urs Widmer s'intéresse à « l'outplacement » des cols blancs licenciés au détour de sa pièce *Top dogs* et l'Allemand Roland Schimmelpfennig s'est penché sur les restructurations dans *Push up*. Qu'amène, selon, vous, la marionnette à ce corps considéré comme une marchandise que l'on pressure, reformate ou jette ?

V. P. : Pour l'intrigue proposée, il ne s'agit même plus de travail ou d'en retrouver un. Ce sont des personnages arrivés en fin de parcours et que l'on va recycler en pièces détachées. On en veut uniquement à leurs organes. Et plus à ce qu'ils seraient capables de réaliser comme travail ou d'apporter à la société comme être humain à part entière. Ce qui intéresse ici, ce sont ainsi leurs bras, jambes ou cerveaux. A ce propos, voyez les trafics d'organes sur internet. Tout ou presque se vend : rein, poumon et jusqu'au plus intime, comme l'hymen d'une femme. On reste dans le domaine du rire un peu jaune, mais les faits, eux, sont authentiques.



Pièces détachés.

Photo de répétition

Vous abordez aussi la mémoire contenue dans le corps.

V. P. : C'est précisément cette dimension liée au souvenir, à la mémoire qui vient à contrecarrer le projet de l'entrepreneur de l'usine à recyclage des organes. Les corps continuent à véhiculer une histoire, une sensibilité, une approche du monde. La fable devient à la fois porteuse d'espoirs et douloureuse. Les culs se souviennent, les orteils rêvent, les mains prient. Tout le bric-à-brac humain continue à être dépositaire d'un passé, d'une activité, d'une histoire.

4. Une fable sur le marché humain

Dans la mesure où l'homme admet la morale
utilitaire, on peut dire que le ciel
se referme sur lui : il méconnaît la poésie, la gloire,
le soleil à ses yeux n'est qu'une source de calories.

Georges Bataille

Les entreprises licencient à tour de bras. Les plus vieux et les moins performants ou les plus récalcitrants se retrouvent sans travail. La société ne veut plus payer pour ces inactifs. Il faut trouver le moyen de rentabiliser cette main d'œuvre de deuxième choix.

Partant du principe que chez l'humain, contrairement au cochon, tout n'est pas bon, mais qu'on peut, ici et là, grappiller quelque compétence endormie, quelque prédisposition cachée, Hervé Bulle, découvreur de talents, a mis sur pied un projet révolutionnaire : une usine de recyclage humain.

Cette usine de recyclage humain a pour vocation de récupérer les agneaux égarés du système, de rendre compétitifs et dynamiques les invendus du marché. Monsieur Bulle ne reculera devant rien pour remettre sur les rails, rendre performante et utile toute énergie humaine susceptible d'être exploitée.

Après un premier tri, cinq personnages sont sélectionnés pour suivre ce programme inédit de recyclage. Grâce à l'inventivité du maître des lieux, même les plus improductifs auront la possibilité de se rendre utiles : ils seront replacés en pièces détachées. Car après tout, est-il utile de vivre si l'on n'est pas profitable au profit ?

*Après tout, est-il utile de vivre
si on est pas utile au profit ?*

Mais Bulle dans sa frénésie utilitariste a oublié quelque chose : chez sa « clientèle », en dépit des traitements infligés, quelque chose résiste, persiste à rester un peu trop humain. Les corps mêmes morcelés continuent à charrier une histoire. Les culs rêvent, les orteils se souviennent, les bouches racontent... Sentiments, croyances, rêves, tout ce foutoir, ce bric-à-brac humain entre en collision avec son « programme » et vient quelque peu contrarier son projet.

Entiers ou morcelés, soldés ou comme articles de second hand, il sera plus difficile que prévu de les réintroduire dans le circuit marchand. Hervé Bulle devra-t-il déclarer faillite et devenir à son tour un invendu du marché ?

5. Organes à vendre : le corps marchandise

*« L'homme serait il parvenu, au terme
d'une évolution irrésistible de la société marchande,
à ce résultat stupéfiant, de se produire
lui-même comme marchandise ? »
Bernard Edelman*

Le 1^{er} juin 2007, une malade en phase terminale choisit à qui donner son rein en direct et en *prime time* à la télévision néerlandaise. Trois patients sont en lice. Tout au long de l'émission, les téléspectateurs peuvent conseiller la donneuse, Lisa, 37 ans, en envoyant des SMS.

Le 10 septembre 2008, une jeune fille américaine de 22 ans décide de vendre sa virginité en ligne pour s'assurer un futur financièrement serein. En février 2009, une femme atteinte d'un cancer vend les images de son agonie à une chaîne de télévision.

Mai 2009, après 6 mois de recherches d'emploi et quelques centaines de CV envoyés, un chômeur toulousain, propose de troquer un rein contre un emploi. En septembre 2010, dans un journal zurichois, on pouvait lire : Jeune homme de 22 ans, bonne santé (sportif, pas d'alcool, pas de drogue, ne fume pas) de groupe sanguin A propose à la vente, un rein ou un greffon de foie, pour une somme à débattre.

On trouve sur Internet des milliers d'annonces telle que celle-ci, trouvée sur un site marocain : « Vends tous mes organes à part mon cœur. » Dernièrement, c'est en Espagne que la vente en ligne d'organes en tout genre, sous l'effet de la crise, a pris des proportions vertigineuses.

Dans ce souk planétaire, rien ne se perd, tout se transforme. Des organes au sang, en passant par les tissus et les fameuses cellules souches, on voit se développer une véritable industrie du recyclage des éléments humains. L'être humain en kit semble être un commerce juteux. L'Homme est devenu une marchandise comme les autres.

6. Le Bon vieux temps commercialisé

Miss Blanchet. Dilapidation intempestive de votre capital temps et énergie et ceci durant vos plus belles années. Vous devriez avoir honte. Dites donc, Marcel Proust, vous ne vous mouchez pas du pied.

La vieille. Oui, mon petit, j'ai vécu les deux guerres, bu le thé avec Marcel, fricoté avec Maurice Chevalier....

Miss Blanchet. Chevalier ! Vous n'avez pas perdu votre temps !

La vieille. Faudrait savoir ! Bon, vous me verriez dans quoi ? J'ai plus l'âge pour la bagatelle, question recyclage, vous voyez quoi ? Bientôt j'engraisserai la terre, mais en attendant ?

Miss Blanchet. Vous avez de la chance, le vieux est en vogue en ce moment. Je ne sais pas ce qu'ils ont avec le vieux ? Moi personnellement... surtout pendant les fêtes. Ils réclament du vieux. Ça meuble, un vieux, tout de suite, ça amène un supplément d'âme dans un foyer. Ça fait plaisir aux enfants. Les petites mémés ont la côte. Vous avez de la mémoire si j'en crois votre CV.

La vieille. À revendre.

Miss Blanchet. C'est ce que vous allez faire : vendre le bon vieux temps. Les gens sont prêts à claquer des fortunes pour un peu de vintage. Le temps est toujours bon quand il est vieux, vous avez remarqué ?



Pièces détachés.
Photo de répétition

7. L'homme est une invention récente

Une chose en tout cas est certaine : c'est que l'homme n'est pas le plus vieux problème ni le plus constant qui se soit posé au savoir humain. En prenant une chronologie relativement courte, et un découpage géographique restreint – la culture européenne depuis la fin du 16^e siècle – on

peut être sûr que l'homme est une invention récente. Ce n'est pas autour de lui et de ses secrets, que, longtemps, obscurément, le savoir a rôdé. En fait, parmi toutes les mutations qui ont affecté le savoir des choses et de leur ordre, le savoir des identités, des différences, des caractères, des équivalences, des mots, – bref au milieu de tous les épisodes de cette profonde histoire du Même – un seul, celui qui a commencé il y a un siècle et demi et qui peut-être est en train de se clore, a laissé apparaître la figure de l'homme. Et ce n'était point la libération d'une vieille inquiétude, passage à la conscience lumineuse d'un souci millénaire, accès à l'objectivité de ce qui longtemps était resté pris dans des croyances ou dans des philosophies : c'était l'effet d'un changement dans les dispositions fondamentales du savoir.

*On peut bien parier que l'homme s'effacerait,
comme à la limite de la mer
un visage de sable.*

L'homme est une invention dont l'archéologie de notre pensée montre aisément la date récente. Et peut-être la fin prochaine. Si ces dispositions venaient à disparaître comme elles sont apparues, si par quelque événement dont nous pouvons tout au plus pressentir la possibilité, mais dont nous ne connaissons pour l'instant encore ni la forme ni la promesse, elles basculaient, comme le fit au tournant du 18^e siècle le sol de la pensée classique, – alors on peut bien parier que l'homme s'effacerait, comme à la limite de la mer un visage de sable.

Michel Foucault, *Les Mots et les choses*

8. Un théâtre de situations improbables ?

Nous sommes dans l'univers de l'excès et de la farce. Si le sujet est brûlant, le traitement se veut grand guignolesque. Les situations sont amplifiées jusqu'à l'absurde. Dans ce monde où l'humanité part en morceaux, ce sont les morceaux (les organes) qui viennent réclamer leur part d'humanité. Le pragmatisme des deux protagonistes principaux, monsieur Bulle et miss Blanchet est sans cesse chahuté par la métaphysique des corps ou de ce qu'il en reste. L'écriture joue sur l'opposition entre sublime et trivial, animé et inanimé, tragique et comique, horreur et frivolité.

Une écriture pour la marionnette

Ici, la réalité peut être transposée de façon radicale. Les situations les plus improbables voient le jour. On peut s'affranchir des lois de l'apesanteur, passer du gigantesque au minuscule, créer des rencontres surréalistes. On peut faire parler un cœur, voyager dans un cerveau humain, faire chanter des culs.

J'ai eu envie d'explorer la parole polyphonique, les conversations croisées, d'entrelacer les discours entre comédiens et marionnettes.

*L'écriture joue sur l'opposition entre sublime et trivial,
animé et inanimé, tragique et comique,
horreur et frivolité.*

Pour l'écriture de ce spectacle mon approche a été un peu différente de ma manière habituelle de procéder. Ici, la collaboration avec le scénographe et le constructeur de marionnettes m'a semblée primordiale. Ce sont autant les images qui génèrent le texte que l'inverse. Ici, plus que jamais, la parole doit être alerte et servir l'action.

Les deux protagonistes principaux, le directeur et son acolyte (joués par les comédiens) orchestrent l'action. On suit les protagonistes (poupées) de leur arrivée jusqu'à leur morcellement. Le marché et ses fluctuations rythment la vie des personnages et viennent créer l'affolement. Et si l'action dramatique progresse, elle ne le fait pas toujours de façon linéaire. Des échappées plus oniriques s'entremêlent au corps du récit.

Ils sont trop vieux, trop inexpérimentés, trop émotifs, trop gros, pas assez ceci ou trop cela. Ce sont les invendus du marché. Ils ont un savoir faire, des compétences, mais ne sont plus ce dont le marché du travail a besoin. Ils sont, comme des milliers de gens, désireux de servir à quelque chose, hantés par la peur de n'être rien, prêts à tout pour survivre.

Valérie Poirier

9. Lieu ouvert pour vies fermées

Entretien avec Christophe Kiss, scénographe qui réalise aussi les poupées.

Comment avez-vous conçu le décor de ce lieu de stockage au sein de l'usine destinée au recyclage de travailleurs ?

Christophe Kiss : Dans la réalisation de cet entrepôt, la volonté était de développer un lieu ouvert qui ne soit pas connoté d'éléments anecdotiques, réalistes. Il se doit d'être le moins contraignant en ne figurant pas à la lettre une usine existante. Le choix s'est porté sur la figuration d'un ensemble d'étagères mobiles formant au départ une sorte de machine infernale, qui donne l'illusion de bouger de manière autonome.

Elle déverse et rejette des cartons comme autant d'êtres humains potentiellement produits. En son centre, une porte de monte-charge ouvre sur un monde parallèle, inconnu. Celui d'une possible instance supérieure qui pourrait régir l'usine, mais de manière mystérieuse.

Il y a aussi une multitude de cartons stylisés qui composent de petites scènes pour la manipulation des poupées.

L'ensemble du décor est situé dans un univers de cartonnage.

C. K. : L'ensemble du décor est situé dans un environnement de cartonnage. Autant de boîtes qui s'ouvrent sur des vies en sursis de laissés-pour-compte du système marchand et économique. On découvre tour à tour un laboratoire ou des instruments destinés à une batterie de tests d'évaluation réalisés sur les personnages.

Plusieurs formes de cadrages d'une scène existent, comme autant de mises en boîte de l'homme.

C. K. : C'est une fenêtre qui s'ouvre, par exemple, sur un petit laboratoire dans lequel une expérimentation humaine se déroule. L'humain est réduit à l'échelle d'un cobaye, d'une souris. Les comédiens devenus expérimentateurs en blouses blanches sont munis de lampes frontales qui donnent une atmosphère singulière à cet épisode. Ils sont présents parallèlement aux poupées d'usine retravaillées qui sont leurs victimes.

Au fil de ce spectacle, le souhait est de développer moins une manipulation de marionnettes que de poupées articulées. D'où les différentes échelles et tailles des poupées. Cet épisode développe une certaine cruauté des laborantins. Les exclus du marché du travail sont entre leurs mains, au sens propre et figuré.

De quelle manière avez-vous abordé une séance dite de « facteur humain » ?

C. K. : À plusieurs moments de la pièce, les marionnettes sont amenées à se reconforter avec le « facteur humain ». Dans le fond, il s'agit d'une farce, d'un placebo illusoire qui permet de mettre en condition des personnes pour qu'elles acceptent le pire. En d'autres termes, leur démantèlement, la délocalisation de leurs organes au cœur d'un univers foncièrement déshumanisé.

Ces poupées sont prises une à une dans des séances inspirées de la télé-réalité. Que l'on songe à la chambre des secrets ou au confessionnal de *Loft Story* ou *Secret Story*. Pour des confessions privées avec une voix off qui les interroge ou le rassure. D'un coup, on mélange l'intime et le grand public. Si la marionnette s'énerve au départ tant la machine ne la comprend pas, elle se calme progressivement blottie dans la paume d'une main.

10. Le casting de *Pièces détachées*

Les personnages interprétés par les comédiens

Monsieur Bulle. Directeur. Il est d'un pragmatisme à toutes épreuves. Manipulateur et mégalomane, il a quelque chose d'ubuesque.

Miss Blanchet. Son assistante. Totalement acquise à la cause de son patron. Son côté midinette vient quelquefois compliquer son travail.

Poupées et mannequins

Dave. Ancien cadre au chômage. Son émotivité nuit à sa carrière. On lui suggère de se délester de son cœur, article en vogue sur le marché.

Monique. Intellectuelle au chômage. Son cerveau sera envoyé à la Confédération.

Fernando. Boucher, poète à ses heures, licencié. Il sera morcelé au fil de la pièce jusqu'à n'être plus qu'un homme tronc.

Béatrice. Jeune beauté sans formation. Son hymen sera vendu à un riche client.

La vieille. Danseuse légère à la retraite. Son corps ne pouvant plus servir à grand-chose, c'est sa mémoire qui constitue son atout majeur. Elle vendra du « bon vieux temps ». Après avoir subi quelques transformations, elle se retrouve à parfumer de nostalgie les consommateurs. C'est la seule qui n'est pas recyclée en pièces détachées.

11. Des poupées démantelées

Pour ce spectacle, le choix de la marionnette m'a paru d'emblée s'imposer. Permettant de nous émanciper du réalisme, elle nous amène dans des territoires plus insolites. Elle nous invite à l'outrance. La poupée, simulacre d'être humain, impose une distanciation qui nous permet davantage d'irrévérence.

Dans cette fiction où les personnages en viennent peu à peu à se délester de leurs organes, il fallait avoir recours à la marionnette pour des raisons évidemment techniques, mais aussi pour mettre en relief le rapport d'asservissement et de chosification progressive dans lequel les personnages se trouvent.

Nous avons opté pour des personnages se rapprochant davantage de la poupée (jouet) que de la marionnette, aussi bien pour des raisons esthétiques que pour pouvoir nous affranchir des techniques de la manipulation fine en mettant l'accent sur le jeu.

Les deux personnages principaux, le directeur et son assistante Ils règnent sur un univers de poupées. Toutes les manipulations se feront à vue.

Au fil du spectacle, les poupées sont démantelées et cœurs, cerveaux, culs deviennent des personnages à part entière.

Pour les besoins de la narration, nous avons choisi de travailler sur deux échelles différentes. Les poupées sont, tantôt de taille humaine (mannequins), tantôt à peine plus grandes que des poupées Barbie.

Le jeu se dessine dans un burlesque surréaliste qui s'apparente un peu à l'univers d'Alfred Jarry. C'est un style qui requiert une précision extrême, une gestuelle, un travail rythmique particulièrement minutieux.

Valérie Poirier

12. Scénographie et musique

Décor d'usine

L'usine de recyclage est vue depuis les coulisses de l'entrepôt. Les boîtes, cartons, caisses à roulettes, meubles à tiroirs, armoires et vitrines d'exposition, de stockage servent à composer et décomposer l'espace. On y intègre des lumières internes pour figurer les différents univers.

La musique

Dans un espace non figuratif, le son permet de situer le lieu de l'action : des sons concrets retravaillés pourront suggérer les différents espaces.

Le style part de la musique concrète, telle que l'a élaborée Pierre Schaeffer, mise en rythme dans des « grooves » plutôt légers faits de ces sons concrets. On passe ainsi de la réalité à l'abstraction, de la situation concrète au rêve et à l'intemporalité.

Des moments purement musicaux sont privilégiés, composés avec les mêmes instruments que ceux des chansons, mélangés aux sons des différents espaces. L'ambiance faite avec les sons concrets est élaborée comme un tapis électronique sur lequel se pose un souvenir de mélodie ou quelques notes suggestives.

13. L'humain en pièces

Entretien avec Valérie Poirier, dramaturge et metteuse en scène

Comment avez-vous conçu le personnage du maçon Fernando, dont le corps est démantelé, comme on le ferait d'une usine après fermeture ?

Valérie Poirier : J'ai imaginé un ouvrier doté d'une âme de danseuse et d'un corps d'athlète. On le voit d'ailleurs à l'exercice au détour d'un épisode de la pièce. D'où une sorte de dichotomie entre le corps et l'esprit. Chez ce protagoniste, l'ensemble des organes seront recyclés et réutilisés. Alors que pour les autres poupées, tantôt seuls le cœur ou le cerveau survivent.

La notion d'utilité qui prévaut sur celle plus humaine tout simplement de vie, d'existence, est choquante.

En Suisse et en Europe, certaines études montrent que des personnes au chômage ne pourront jamais retrouver d'emploi. Les gouvernements parlent même de « socle incompressible » à ce sujet.

V. P. : La situation actuelle est plus que préoccupante. Une phrase m'a frappée à ce propos : « À quoi bon vivre, si l'on est plus utile au profit ? ». La notion d'utilité qui prévaut sur celle plus humaine tout simplement de vie, d'existence, est choquante. D'où l'idée, dans l'écriture de cette pièce, de témoigner de cette dimension déshumanisante omniprésente au sein de sociétés dominées en grande partie par les préoccupations économiques et l'instrumentalisation des corps pour l'économie.

Pour la vente d'organes dans le monde, vous parlez de « souk planétaire ».

V. P. : Il n'est que d'aller surfer sur internet. On a l'impression que l'Afrique toute entière est à vendre. Non seulement ses matières premières mais aussi ses organes. La découverte est bouleversante. De jeunes hommes vendent un, voire leurs deux reins, afin de pouvoir faire subsister leur famille. Que l'on songe aussi aux mères porteuses en Inde.

Je ne m'attends pas à ce qu'une personne en attente, par exemple, d'un rein, depuis des années ait un tel degré de préoccupation éthique ou déontologique en prenant le risque de décéder suite à un refus d'une greffe face à la provenance douteuse de l'organe. D'où la nécessité d'avoir une législation plus stricte d'un point de vue déontologique et humain. Et, surtout, une volonté et les moyens pour un État de l'appliquer.

14. Le Travail en questions

C'est à une colonisation intérieure que procède le salariat. Il constitue une sorte de bain-marie existentiel, de climatisation mentale. Il oblige ceux qui y sont enrôlés à investir passionnément tout leur être, toutes leurs forces, toutes leurs capacités, au service d'objectifs économiques le plus souvent dérisoires et nuisibles, qui procurent à ses cadres les plus zélés une excitation confinant à la démence. La condition du salarié, comme dans la chanson écrite par Raoul Vaneigem, *La vie s'écoule, la vie s'enfuit*, est « sans rêve et sans réalité »...

*Un salarié qui cesse d'être une fin
pour devenir un pur moyen.*

Les sociétés industrialisées ont beau se gargariser de leur héritage humaniste et de leurs grands principes, on aurait tort d'oublier que chacun de leurs membres, en tant que salarié, cesse d'être une fin pour devenir un pur *moyen*. Comme le rappelle la disparition des quelques artifices qui pouvaient encore donner l'illusion du contraire, l'entreprise n'existe pas pour qu'il y soit heureux, mais pour qu'il la serve. Il est donc toujours un peu hypocrite de déplorer qu'il y soit malheureux. « Nous, désormais, qui avons la ressource humaine, l'homme instrument, l'homme matériau, nous savons que l'homme partage avec le singe la faculté de rire et que le propre de l'homme, c'est d'utiliser l'homme », écrit Nicole Caligaris. La souffrance physique infligée aux salariés en atteste encore plus crûment que la souffrance psychologique...

Souffrance au travail

Comment une société qui admet que ses membres subordonnent leur santé physique et psychique à l'activité économique, qu'ils la détruisent pour elle, peut-elle un seul instant se considérer sérieusement comme une société civilisée ? Le travail, ce grand Moloch moderne, exige toujours davantage de sacrifices: toujours davantage d'aspirations, de désirs, de capacités qui ne demandent qu'à se révéler, jetés dans son grand brasier, purement et simplement *consumés*. Fin 2003, constatant que le nombre des arrêts maladie avait explosé au cours des cinq dernières années, le gouvernement français faisait les gros yeux et annonçait son intention de mettre sous surveillance les médecins généralistes, soupçonnés de complaisance. Or cette augmentation est due, outre au vieillissement des salariés, à l'intensification des rythmes de travail et à la dégradation des conditions de vie dans les entreprises, qui se traduisent essentiellement par des « états anxiodépressifs » et des « pathologies dorso-lombaires »...

En 2002, les Journées internationales de prévention du suicide ont mis l'accent sur « les conséquences des licenciements, des restructurations ou du harcèlement moral dans l'entreprise », et ont établi que « les suicides sont de plus en plus souvent liés à la vie professionnelle ». On peut ajouter à cela qu'en France, chaque année, 780 salariés sont tués par leur travail (5000 chaque jour dans le monde). Un jour, il faudra bien pourtant qu'un gouvernement courageux s'attaque enfin à la

fainéantise honteuse qui règne dans les cimetières et se soucie de « réinsérer » tous ces parasites de macchabées...

Le salariat dispose pourtant d'un lasso redoutable pour rattraper ceux qui prendraient trop de champ: ces gens doivent manger. C'est le dernier argument — bien piteux — qui puisse encore les rabattre vers le travail. Et ce dernier ne se prive pas d'exercer son chantage aux moyens de survie, en exigeant des manifestations d'allégeance absurdes. Plus il se fait rare et pénible, et plus sa tyrannie gagne en virulence, plus on est prié de le vénérer aveuglément. Le salarié, comme le chômeur, toujours plus accablé d'obligations et privé de droits, se retrouve dans la position d'un chien que l'on obligerait à sauter toujours plus haut pour attraper un morceau de sucre toujours plus mince...

Il y a la souffrance due au travail et la peur de le perdre, quand on en a un; la souffrance de devoir en chercher un et la peur de ne pas réussir à assurer sa subsistance, quand on n'en a pas ; l'obligation de sacrifier son temps de à des activités pénibles et inutiles, voire nuisibles sous peine d'être privé de ressources; mais aussi la généralisation de la précarité et de la flexibilité, qui rendent moins distinctes ou moins prévisibles les temporalités respectives du labeur et du loisir — généralement au profit du premier, on s'en doute.

Mona Chollet, *La Tyrannie de la réalité*.

15. L'Equipe artistique

Valérie Poirier – Mise en scène et texte

Auteure d'une dizaine de pièces, Valérie Poirier obtient, en 1993, un prix des Antennes théâtrales pour sa première pièce *Quand la vie bégaie*. Son texte *Les Bouches* a reçu en 2004 le prix de la Société des Auteurs. Il a été produit au Théâtre du Grütli en 2006 et est paru chez Bernard Campiche dans la collection Enjeux. Lauréate de « Textes en scènes 2006 », elle écrit *Loin du bal*. La pièce est créée au Théâtre de Poche, à Genève, en avril 2009 et parue chez le même éditeur. En 2007, elle écrit une nouvelle version de *Quand la vie bégaie*, jouée en mars 2008 au Théâtre du Galpon à Genève. Sa dernière pièce *Objets trouvés* écrite pour les élèves du conservatoire, section art dramatique, a été jouée en 2008.

« Un hôtel perclus perdu dans une vallée givrée...

Un cabaret suranné...

Une résidence pour personnes âgées...

Un bureau des objets trouvés...

Avec Valérie Poirier, ces lieux deviennent des paysages humains hauts en couleur. L'auteur aime ses personnages et sa tendresse fait surgir la vraie dénonciation. Son observation fine et minutieuse, la qualité de ses dialogues, ce petit caillou qui vient gripper l'ordonnance des choses mettent en lumière les solitudes et désarrois de chacun de nous. Où se réchauffer quand le fond de l'air est vertigineux ? Si le ciel est chargé, la pluie viendra-t-elle tout effacer ?

L'humour aussi, car il y en a beaucoup, révèle et stigmatise nos petites trahisons.

Ce théâtre fait chanter nos plaies ordinaires comme le train fait frémir ses rails. Et si le rire est jaune c'est que la vie a des reflets sombres et assourdissants.

Il y a dans cette apparente légèreté une très prégnante cruauté. »

Philippe Morand

Nathalie Cuenet – Jeu

Comédienne diplômée de l'ESAD en 1993. Elle a travaillé au théâtre en tant que comédienne avec, notamment Anne Bisang, C. Giacobino, G. Gühl, M. Voïta, V. Poirier. En 1994, elle s'initie à la manipulation des marionnettes avec voix en direct au Théâtre des Marionnettes de Genève, où elle a ensuite joué dans divers spectacles avec Irina Niculescu, Roberto Salomon, Gérald Chevrolet et Liviu Berehoi. Elle joue notamment dans *Till l'Espiègle* au TMG (2008-2010).

Christian Scheidt – Jeu

Christian Scheidt a obtenu son diplôme de l'Ecole supérieure d'art dramatique de Genève en 1992 et a ensuite travaillé durant six ans avec Anne Bisang au sein de la Compagnie du Revoir. Il a aussi collaboré avec divers metteurs en scène, dont Stéphane Guex-Pierre, Didier Carrier, Dominique Catton, Andrea Novicov, Roberto Salomon, Nicolas Rossier, Geneviève Pasquier, Eric Jeanmonod, Freddy Porras et Xavier Fernandez-Cavada. De plus, il a contribué à trois créations du Théâtre des Marionnettes de Genève et a appris la manipulation de la marionnette à fil. Il a également mis en scène *Squeak*, avec la Cie Le Coût du Lapin. Passionné par la vidéo et l'écriture théâtrale, il a fondé la Compagnie Un air de rien avec Hélène Cattin, Sandra Gaudin et Ben Merlin dans le but d'explorer un langage théâtral contemporain et populaire dans le sens noble du terme. Il a joué notamment dans *Je vais te manger le coeur avec mes petites dents*, *Mademoiselle Niaka*, m.e.s. Guy Jutard au TMG, *Le château* de F. Kafka, m.e.s Nicolas Rossier et Geneviève Pasquier, *Europeana* de Patrik Ourednik m.e.s et chorégraphie d'Evelyne Castellino, *Le Bar sous la mer* de Stefano Benni m.e.s Jeanmonod (jeu et assistant) et *Henri IV* de William Shakespeare m.e.s Frédéric Polier, *Louis Germain David de Funès de Galarza*, m.e.s Sandra Gaudin.

Christophe Kiss – Marionnettes et scénographie

Sculpteur de marionnettes, Christophe Kiss réalise des personnages au sein de créations présentées au TMG : *La Sorcière du placard aux balais* (2007) dont il signe aussi la scénographie construite autour du jeu de la marionnette de table tout en permettant aux comédiens d'évoluer librement ; *Un Os à la noce* d'après *Antigone* de Sophocle, mis en scène par Isabelle Matter et ses figures à l'aspect flottant et éthéré (2008), *Filevent et Paspasant* (2003) où les comédiens parlent du théâtre et les marionnettes fonctionnent à base de tension élastique ; *Lapins carottes* (2004) et ses figures en résine. Il y a dans les visages de bois sculptés par Christophe Kiss pour *La Cour des petits* (2006) sur un texte d'Olivier Chiacchiari, la puissance des masques de la commedia dell'arte : des volumes aux arêtes précises, des profils grotesques, des traits pleinement affirmés. Pour *L'Oiseau chanteur* (2003), la scénographie et les marionnettes traduisent l'univers pictural de Fernand Léger.

Patricia Bosshard – Musique

De 1991 à 2005, la compositrice Patricia Bosshard collabore avec la Compagnie d'Anne-Cécile Moser, Valérie Poirier, Christophe Gallaz, Jacques Probst, l'Helvetic Shakespeare Company, Andréa Novicov et Claude Thébert. En 2008, elle compose au côté Pierre Audétat pour *Magic Woman* de la Cie A.-C. Moser. Puis elle cisèle les paysages sonores de *Libération sexuelle* (2008), *Quartier lointain* (2009), *Souçons* (2010) de la Cie STT de Dorian Rossel

Horaires des représentations

Représentations publiques

PIÈCES DÉTACHÉES

| | | | | |
|----------------|-----|----|-----|-------|
| Janvier | Mar | 10 | --- | 19h00 |
| | Mer | 11 | --- | 19h00 |
| | Jeu | 12 | --- | 19h00 |
| | Ven | 13 | --- | 19h00 |
| | Sam | 14 | --- | 19h00 |
| | Dim | 15 | --- | 17h00 |
| | Mar | 17 | --- | 19h00 |
| | Mer | 18 | --- | 19h00 |
| | Jeu | 19 | --- | 19h00 |
| | Ven | 20 | --- | 19h00 |
| | Sam | 21 | --- | 19h00 |
| | Dim | 22 | --- | 17h00 |

Représentations scolaires

Les représentations scolaires sont aussi accessibles aux journalistes.

PIÈCES DÉTACHÉES

| | | | | |
|----------------|-----|----|-----|-------|
| Janvier | Lu | 9 | --- | 14h00 |
| | Jeu | 12 | --- | 14h00 |
| | Ven | 13 | --- | 14h00 |
| | Mar | 17 | --- | 14h00 |
| | Mer | 18 | --- | 19h00 |
| | Jeu | 19 | --- | 14h00 |
| | Ven | 20 | --- | 14h00 |

Pour des informations complémentaires :

Bertrand Tappolet
Théâtre des Marionnettes de Genève
3, rue Rodo - cp 217 - 1205 Genève 4
tél. +41 22 807 31 04
mobile +41 79 517 09 47
e-mail b.tappolet@marionnettes.ch

Davantage d'informations sur : www.marionnettes.ch.

Théâtre des marionnettes de Genève - Rue Rodo 3, 1205 Genève / Tél. 022/807.31.00 -
fax 022/807 31 01